LA CHRONIQUE DE

Pascal Praud
Exil en Roumanie

Cette semaine, notre chroniqueur pointe l'absurdité d'une règle qui empêche les étudiants en médecine français de persévérer et nous oblige à recruter des étrangers

CNEWS/AUGUSTIN DÉTIENNE

Il s'appelle Rafaël. Rafaël avec un « f », version Nadal. C'est un 2006 comme disent les jeunes gens d'aujourd'hui. Je le connais bien sans qu'il soit utile d'en dire davantage. Je l'appelle Raf ou Rafaël. Jamais Rafounette. Rafounette, c'est réservé à sa mère.

Il a 18 ans. Il a traversé le collège et le lycée en mode détente. Rafaël est doué. La scolarité fut une promenade de santé. À l'heure des choix, il a dit : *« Je veux être chirurgien. »* Direction médecine. Galop d'enfer. Pour la première fois de sa vie, il a bossé. Matin, midi et soir. Du lundi au samedi. Le dimanche, c'était basket. Parfois ; pas toujours. Rafaël mesure 1,95 mètre. Sa mère avait déposé un ballon dans le berceau. Le sport est une affaire de famille. Une éthique aussi.

En juin dernier, Rafaël est classé à quelques encablures des 120 étudiants retenus. Aïe ! Une moyenne générale au-dessus de 10. Année validée. Concours manqué. Parmi les 40 premiers étudiants, 38 sont des étudiantes. Le féminin est plus mature que le masculin entre 18 et 20 ans. Parole d'experts que confirment les statistiques.

Avant 2021, Rafaël aurait doublé sa première année. Depuis 2021, le redoublement est impossible. Les raisons officielles demeurent floues. On a cherché à niveler les chances entre ceux qui redoublaient – ils étaient avantagés – et ceux qui commençaient. Argument fallacieux. À force de niveler, on aplanit. À force d'aplanir, on uniformise. L'égalitarisme tue l'équité.

Les premières facultés de médecine sont apparues au XIII[e] siècle à Montpellier et à la Sorbonne. Pendant huit cents ans, les étudiants de première année ont eu le droit à une deuxième chance. Depuis quatre ans, c'est fini. Notre époque, en tout domaine, se croit toujours plus maligne que les précédentes. La France manque de médecins mais elle empêche ceux qui veulent le devenir de persister. Et elle recrute des pneumologues, des oncologues ou des rhumatologues qui arrivent d'Allemagne, de Belgique, d'Italie, d'Algérie ou du Maroc. Allez comprendre !

Interdire le redoublement en fac de médecine est stupide

Où partir ?

Le ministre de la Santé Yannick Neuder est venu à plusieurs reprises sur Europe 1. Il regrette ce cursus qu'il n'a pas choisi. *« Pourquoi ne modifiez-vous pas les études ? »* est une question qui est restée sans réponse.

Tous les professionnels de santé reconnaissent qu'interdire le redoublement est stupide. Tous déplorent une injustice jusqu'à Jérôme Marty, porte-parole de la médecine libérale. Tous le disent. Personne ne bouge. Inertie française.

Quand Rafaël a connu les résultats du concours, il a fallu trouver un plan B. Où partir ? Le choix de rester en Europe s'est imposé. Un diplôme obtenu dans un pays de l'Union européenne est reconnu en France. L'Espagne est tentante ! Madrid ? Barcelone ? Valence ? Compter 25 000 euros de frais de scolarité auxquels s'ajoute le train de vie sur place. Renseignement pris, l'Espagne préfère les dentistes aux chirurgiens. Ce sera donc la Roumanie, 10 000 euros par an, dans une ville de 100 000 habitants, cité un peu défraîchie, loin de Bucarest, dont le nom ne vous dirait pas grand-chose de la même façon qu'il m'était inconnu.

Le parcours du combattant a commencé en juillet : examen et tests à distance, entretien en anglais, dossier de candidature, lettres de recommandation, bulletins scolaires, notes du bac, notes de la première année de médecine. Courriers, coups de fil, conseils demandés à droite ou à gauche. Il y a des jours où les parents maudissent ceux qui prennent des décisions sans penser aux conséquences. À l'issue de ce gymkhana, la candidature de Rafaël est acceptée. Reste à trouver un appartement. La mère de Rafaël n'a aucun cousin en Roumanie, ni famille, ni ami. Elle cherche Huggy les bons tuyaux. Elle trouve une location. La vie est moins chère qu'en France. Le taxi ne coûte rien, 3 euros, 5 euros la course. L'exil en Roumanie a néanmoins un prix. Nos élites, nos décideurs y pensent-ils quand ils envoient des adolescents étudier à des centaines de kilomètres de chez eux ? Encore faut-il aussi penser à la voiture ou au scooter pour aller d'un point à un autre dans la ville et rendre le quotidien plus facile. On oublie le scooter. Et la mère et le fils de décider que la Clio sera de l'exil. Et les voici partis un mercredi de septembre au petit jour pour rallier une terre inconnue, parcourir 2 200 km, après avoir traversé l'Allemagne, l'Autriche, la Hongrie et une partie de la Roumanie, tout ça à bord d'une voiture plus vraiment neuve dans laquelle une feuille de papier n'entrait plus.

La bonne surprise

C'est un crève-cœur pour une mère et un père de laisser son enfant si loin sans pouvoir l'aider au quotidien. On dira que c'est la vie, qu'il grandit et que les larmes n'y pourront rien changer.

À quelque chose malheur est bon. Aucun tag sur les murs n'enlaidit l'université roumaine. Elle ressemble à un musée ou à un théâtre avec de larges couloirs, des statues anciennes et des dorures au plafond. Le campus rappelle les facs américaines : parc sécurisé, barrière à l'entrée, amphithéâtres rénovés, piscine de 50 mètres, court de tennis en terre battue (pour imiter Ilie Nastase), salle de sport. Il est désolant de constater qu'une ville moyenne de Roumanie possède une université que la France n'a pas ou n'a plus. De nombreux Européens ont fait le voyage. Parmi eux, plusieurs dizaines de Français qui, comme Rafaël, resteront six ans à apprendre leur métier. Ensuite, s'ils le souhaitent, ils retrouveront la France avec des acquis qu'on dit meilleurs, moins théoriques, plus pratiques comme ces tours de garde ou ces cours d'anatomie au programme dès la première année. Ils maîtriseront l'anglais qui est la langue des cours enseignés en Roumanie. Et qui sait, pour le meilleur ou pour le pire, s'ils ne deviendront pas *addicts* aux choux farcis.

Je vous raconte cette histoire avec la conscience qu'elle n'est pas très grave. J'écoutais il y a quelques jours le témoignage bouleversant de la mère de Philippine interrogée par Christine Kelly. Si Blandine de Carlan lit ces lignes, sans doute pense-t-elle qu'elle rêverait d'accompagner sa fille à Barcelone ou à Bucarest. Rien n'est grave sauf la mort. Mais que de stress, que de temps perdu, que d'agacements alors que les choses pourraient être si simples. Les petits hommes en gris ont le chic pour rendre la vie des Français plus compliquée qu'elle ne devrait. ●